

« Une écriture de rêve »

Au printemps dernier j'ai entrepris une recherche sur la lettre. J'ai commencé par « L'Instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud¹ ». Dans ce texte Jacques Lacan parle du rêve et cela a provoqué un déplacement de mon intérêt du fait que je me suis souvenue d'un rêve fait il y a très longtemps et dans lequel il y avait de l'écriture.

J'avais dit mon bout d'écrit sur la lettre au séminaire de Frédérique Saldès et de quelques-uns. La proposition que m'a faite Éric Castagnetti d'intervenir cette après-midi m'a fait remettre l'ouvrage sur le métier à propos du rêve.

Je vous parlerai de seulement deux « signes » (c'est le terme de Freud) de ce rêve tel que je m'en suis souvenu au printemps dernier. J'essaierai de repérer comment le rêve permet de révéler un signifiant en souffrance.

« Il y a une pancarte dans le style de celles que posent les chercheurs d'or pour marquer sommairement leur concession. Sur la pancarte est écrit quelque chose en caractères séparés, comme de l'hindou. Je sais ce qui est écrit. »

Savoir lire une langue étrangère sans l'avoir apprise c'était ça qui m'avait « épatée » à mon réveil. La pancarte en elle-même, en tant que support de l'écrit, n'avait pas, dans un premier temps, attiré mon attention. C'est la définition que J. Lacan donne de la lettre qui m'a évoqué la pancarte : « Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage. » C'est le terme « support matériel » qui me renvoyant à la pancarte m'a remise au travail.

Comment pouvais-je nommer autrement ce qui supportait cette langue à la fois étrangère et connue ? Indiquait-elle un lieu ? une direction ? un sens ? J'ai cherché des synonymes. Poteau — souvenir d'une mauvaise rencontre dont je ne parlerai pas ici. Pot aux roses ! Qu'y avait-il encore à découvrir ? Et puis « écriteau ». Était-ce l'ombilic du rêve ? Écrit si tôt que je ne saurais remonter en amont. Était-ce une raison de m'y taire ? Je pouvais aussi bien tomber dans le panneau de la censure.

Savoir lire une langue étrangère sans l'avoir apprise, faut pas rêver ! Je ne connais pas l'hindou ; tout au plus ai-je vu les caractères de cette langue dans le générique du film : *Le salon de musique* de Satyajit Ray. Alors d'où ça me vient ce savoir lire ?

¹ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 493-528.

Dans son séminaire *Encore*, J. Lacan parle du savoir lire :

Dans votre discours analytique, le sujet de l'inconscient vous le supposez savoir lire [...] Non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire.

Seulement ce que vous lui apprenez à lire n'a alors absolument rien à faire, en aucun cas, avec ce que vous pouvez en écrire².

Je suppose que ce qui s'acquiert dans cet apprentissage c'est une sensibilité au jeu du mot, au lapsus, à l'équivoque.

Dans le chapitre VI de la *Traumdeutung* Freud nous enseigne comment interpréter les rêves. Il dit carrément que le rêve met en présence deux langues, à savoir la langue du contenu manifeste (description du rêve) et celle du contenu latent (les pensées, « *Die Gedanken* », du rêve.)

Le contenu manifeste se présente, comme les hiéroglyphes, sous forme de signes qui doivent être successivement traduits (*übersetzen*, mot à mot transposer. On sait que transfert se dit *Übertragung*) dans la langue des pensées du rêve. Ces signes ne doivent pas être lus comme des images. Ce sont des « représentations de mots », J. Lacan les désigne ainsi dans la leçon du 10 Mars de son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Puis Freud compare le rêve à un rébus. Il s'agit de remplacer chaque image par une syllabe ou par un mot qui peut être représenté par cette image. En ce qui concerne les hiéroglyphes l'astuce du déchiffrement a consisté à s'apercevoir, ayant le même texte en deux langues différentes, qu'une petite silhouette ça pouvait aussi bien vouloir dire « un homme » que désigner le son « om » et comme tel entrer dans un mot à titre de syllabe.

J. Lacan écrit que le travail du rêve impose au matériel signifiant une condition : la mise en scène. L'image n'est à retenir que pour sa valeur de signifiant et « Que le rêve dispose de la parole n'y change rien, vu que pour l'inconscient elle n'est qu'un élément de mise en scène comme les autres³. »

En cherchant un synonyme de pancarte voulais-je en savoir plus ou la mettre sous le boisseau ? C'est un mot pour un autre. La substitution d'un mot à un autre c'est la structure de surimposition où prend son champ la métaphore. La substitution d'un signifiant à l'autre crée l'étincelle poétique, le signifiant occulté restant présent de sa connexion métonymique au reste de la phrase⁴ ». Ceci est illustré par le vers de V. Hugo « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse. » où gerbe se substitue à Booz. Ceci est valable pour : « Il y a un écriteau dans le style de ceux... etc. ». La substitution de « écriteau » à « pancarte » ne crée pas une étincelle poétique mais une surprise, une équivoque, un avènement de signification. Elle ouvre la voie à d'autres pensées. Freud ne disait pas « métaphore » mais « *Verdichtung* » qui est un mot

² J. Lacan, séminaire XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 38.

³ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits*, op. cit., pp. 511-512.

⁴ *Ibidem*, p. 515.

technique signifiant compression. En physique il signifie condensation. Le premier effet de la condensation est un rapport qualitatif et quantitatif entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent. Le premier est bien plus riche et ample que le second. On ne saurait déterminer le « quotient de condensation » du fait que de nouvelles pensées peuvent advenir par des voies de liaison autres et plus profondes, des courts-circuits⁵. « Écrit tôt » est le point de départ d'une nouvelle chaîne associative.

La condensation est due au fait que le rêve n'est pas une traduction fidèle de la pensée du rêve. La restitution laisse à désirer. Les autres procédés du travail de condensation sont la formation d'idées nouvelles et la création de moyens termes. Enfin les mots sont, dans le rêve, traités comme des choses. Ils sont sujets aux mêmes compositions que les représentations d'objets. Freud donne des exemples de mots découpés. Les éléments obtenus servant à en fabriquer d'autres. À ce propos Freud parle de « jeu ».

Le « déplacement » est le second procédé utilisé par le rêve pour transformer le contenu latent en contenu manifeste. J'en parlerai tout à l'heure.

Parmi les autres procédés il y a celui qui figure le « ou bien ou bien ». Freud donne un exemple en évoquant un rêve dans lequel il y avait une sorte d'affiche qui portait l'inscription : « On est prié de fermer les yeux » ou « On est prié de fermer un œil ».

Il a l'habitude de noter ce « ou » ainsi : On est prié de fermer $\frac{\text{un œil}}{\text{les yeux}}$.

Il avait fait ce rêve la nuit précédant les funérailles de son père. Le connaissant il avait choisi une cérémonie simple et sa famille craignait le « Qu'en dira-t-on ? ».

« Fermer un œil » signifie en allemand « user d'indulgence ». Dans ce cas le travail du rêve n'avait pas réussi à trouver un mot unique et ambigu et les deux pensées principales se sont présentées déjà séparées. En ce qui concerne mon rêve il y a d'abord eu la pancarte à quoi s'est substitué l'écriteau, mot équivoque. Dans ce cas il ne s'agit pas d'une alternative. Il faut prendre en compte l'une *et* l'autre pensée.

À l'époque de ce rêve j'étais l'analysante d'une personne qui prenait des notes. Puis elle cessa d'écrire et elle s'étonnait que je lui en parle encore. Je pense que son activité avait réactualisé, dans le transfert, un signifiant qui, par le détour de la mise en scène s'est représenté dans un premier temps par l'image de la pancarte. Je n'avais pas fait objection à ce qu'elle se fasse ma secrétaire et puis ça m'était devenu insupportable. Savais-je déjà que, de ce que je pouvais lire, elle n'en pouvait rien écrire ? Pour la raison que les différentes écritures d'un même mot ainsi que les associations, les liaisons, viennent pour chaque sujet dans un certain ordre.

⁵ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, pp. 242-244.

J. Lacan situe à un âge très précoce la sensibilité de l'enfant à l'équivoque. Cela m'a étonnée. La première empreinte que le sujet reçoit de « lalangue » comporterait l'équivoque. C'est dans la « Conférence à Genève sur le symptôme » qu'il parle de « lalangue » en un seul mot. C'est ce qu'il avait trouvé le plus près de « lallation ». La façon dont lalangue a été parlée et entendue pour un sujet se répercutera en toutes sortes de façons de dire, en rêves, en trébuchements.

« La façon dont lalangue a été parlée et entendue » crée un espace, un écart entre ce qui a été parlé et ce qui a été entendu. Pourrait-on le formuler : « le sujet advient en y mettant du sien » ?

Toujours dans le temps de ce travail d'écriture sur l'écriture j'ai fait un rêve très bref, un instantané. Un rêve dont le contenu manifeste se compose de deux signes : un enfant la bouche grande ouverte et un mot « Colibri ».

À mon réveil j'étais intriguée parce que je ne savais pas ce que désigne ce mot. Je n'avais pas le référent.

Sa consonance m'était agréable. Dans sa texture phonématique (ou littérante) j'ai repéré les colis de Noël que j'allais expédier et aussi bris, quelque chose qui se brise.

Pour l'enfant à la bouche ouverte ça se rapporte à mon professeur de chant qui me dit et me répète lorsqu'elle me fait faire les vocalises et lorsque je chante : « Ouvrez la bouche » .

Les vocalises se font d'abord sur la voyelle « i » puis sur le « a » et sur « i i è é a a » . Il faut faire tourner le « i » pour attraper le « é » et faire tourner le « é » pour attraper le « a ».

Ces suites de notes se surimposent (condensation) aux traditionnelles lignes d'écriture de mon enfance : une ligne de « a » minuscules, puis une ligne de « a » lié à une autre lettre, avec pleins et déliés et , pour finir, une ligne de « A » majuscules.

C'est aussi la bouche qui vient de ou qui va articuler « Colibri ».

J'ai cherché le colibri dans le dictionnaire :

« *Colibri* : Mot caraïbe. Oiseaux passereaux d'Amérique, de petite taille, à long bec qu'ils enfoncent dans les fleurs pour y puiser le nectar. Leur vol est très rapide et leur plumage éclatant. »

Et puis, entre parenthèses , « synonyme : oiseau mouche. »

Là ça a fait mouche ! Oiseau mouche / pattes de mouche ! Sur la pancarte il y avait mes pattes de mouche d'écolière !

J'avais le souvenir des pâtés que je faisais avec les plumes Sergent Major mais pas de ce signifiant « pattes de mouche ». Il a fallu tout ce temps pour que ça me revienne. « Pour que ça me revienne » : c'est-à-dire d'une part pour que je m'en souvienne et d'autre part pour que je les assume. Peut-on dire que c'est un signifiant refoulé et que le travail du rêve a levé le refoulement ? J'é mets aussi l'hypothèse que j'avais pu entendre ce mot se dire à mon propos. Je l'aurais entendu sans qu'il me fût adressé.

Je ne pouvais pas demander ce que ça signifiait soit parce que je ne voulais pas savoir, soit parce que j'étais censée ne pas l'avoir entendu. Je sais aujourd'hui que ça se dit d'une écriture fine peu lisible. J'avais dû, par assonance peut-être, l'associer à « pâté ».

Ce serait un signifiant en souffrance comme une voiture rangée sur le bas côté de la route, en attente de se réinsérer dans la circulation.

Dans la *Traumdeutung* Freud consacre un chapitre à la psychologie du rêve. Certains désirs infantiles en s'accomplissant produiraient du déplaisir au lieu du plaisir attendu. La transformation d'affects provoque le refoulement (*Verdrängung*). Ce qui est réprimé persiste, est capable de rendement psychique et peut, pendant la nuit, s'exprimer sous forme de compromis.

« Colibri » apparaît sur la scène du rêve sans déguisement, comme la formule de la triméthylamine dans la gorge d'Irma (rêve dit de « L'injection faite à Irma »).

La parole étant dans le rêve un élément de mise en scène comme les autres « Colibri » se superpose à « pattes de mouche » (condensation). Simultanément le « je ne sais pas » s'est déplacé de « pattes de mouches » à « Colibri ».

Est-ce que « Colibri » est un compromis dans le sens où il évoque « pattes de mouche » tout en le voilant ? Si je l'avais « oublié » il a pu, par une liaison lâche, se frayer un passage par l'intermédiaire de « colis », reste diurne (« *Tagesreste* »).

Dans le Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* J. Lacan pose que le refoulement opère sur les signifiants. « Entre la structure du langage selon laquelle s'ordonnent les éléments mis en jeu dans l'inconscient et l'opération du langage comme fonction, à savoir au moment où elle s'articule et joue en effet un rôle essentiel dans le préconscient s'établissent les "*Bahnungen*", les mises en chaîne. Représentation de choses et représentation de mots sont liées comme le grain et la paille. C'est la paille des mots qui a d'abord porté la graine des choses⁶. »

Comment le signifiant « pattes de mouches » a-t-il pu se révéler malgré la censure ?

Par le procédé de la condensation c'est-à-dire par tassement, compression, les représentations se recouvrant l'une l'autre.

En ce qui concerne les lieux : la classe de Cours Préparatoire, le bureau de l'analyste, le salon de musique, la classe de chant.

Pour le support matériel : le cahier, la pancarte, l'écriteau, les partitions de musique et enfin le support voix.

Se superposent aussi : les notes que la maîtresse écrivait dans la marge du cahier, les notes prises par l'analyste, les notes de musique.

⁶ J. Lacan, séminaire VII, *L'Éthique*, Paris, Seuil, 1994, p. 57.

Le second procédé du rêve pour déjouer la censure c'est le « déplacement » (*Verschiebung*). Freud a constaté que le rêve est autrement centré, son contenu est rangé autour d'éléments autres que les pensées du rêve⁷. Ce qui a été au centre du premier rêve a été la phrase que j'avais su lire. L'intérêt autour de la pancarte est venu dans un lointain après-coup. D'autre part, l'accent, si je puis dire, était mis sur ma capacité à lire une langue étrangère alors que le contenu latent porte sur la quasi illisibilité. Enfin mon écriture que je rejetais est transformée en écriture venue d'ailleurs caractères hindous, hiéroglyphes et notes de musique se rapportant à des souvenirs agréables.

Ce qui provoquait du déplaisir : « tremper le porte-plume dans l'encrier pour une vilaine écriture » est transformé en « plonger son bec dans le nectar des fleurs ». Par le déplacement le contenu manifeste ne ressemble plus au contenu latent et le rêve ne restitue plus qu'une déformation (*Entstellung*) du désir qui est dans l'inconscient.

Puisque ma vilaine écriture m'attirait des ennuis j'aurais dû aspirer à avoir une écriture qui ne fasse pas de vagues, à « bien écrire » sans plus. Une « écriture de rêve » c'est au-delà.

« C'est cette ex-sistence (*Entstellung*) du désir dans le rêve qui explique que la signifiante du rêve y masque le désir cependant que son mobile s'évanouit d'être seulement problématique⁸. »

Pour terminer je souhaiterais vous transmettre trois phrases de la plume de Camille Laurens, extraites de son livre « Quelques-uns » :

Les mots ont un grain, comme on dit le grain de la voix, le grain de la peau bien sûr, mais aussi comme on parle des fous, des marginaux : chacun d'entre eux est un original une pièce unique. D'avoir été prononcés tant de fois, déformés par les lèvres ou polis par les livres, de nous avoir émus dans la beauté des œuvres ou la bouche d'autrui, ils ont acquis la densité et la profondeur merveilleuse d'une terre dont nous rêvons d'être un jour les archéologues. Les mots sont faits de notre vie qui sédimente⁹.

⁷ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 268.

⁸ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 629.

⁹ C. Laurens, *Quelques-uns*, Paris, Pol, 1999.